

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 38

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr eklablog.com/>

AVRIL 2019 ISSN 2431-1979

Claudien, poète latin



Carmina sola loquor... Le poète latin Claudien ne parlait qu'en vers ! C'est du moins ce qu'il nous fait croire dans l'un de ce qu'il est convenu d'appeler ses « petits poèmes » (*carmina minora*) que Jean-Louis Charlet, éditeur de ses œuvres, nous donne à lire dans une belle et érudite édition bilingue.¹ Leur lecture est un régal. Jugez-en par ce quatrain écrit contre un goutteux qui disait des poèmes de Claudien qu'ils... ne tenaient pas debout :

Qu'as-tu à voir avec les pieds ? Pourquoi blâmes-tu mes poèmes ?
Toi qui ne sais scander, tu déchires mes vers ?
« Ce vers boîte », dit-il, « et cette syllabe titube » :
Bien sûr un goutteux croit que rien ne tient debout.²

Claudius Claudianus – tel est le nom de notre poète latin – n'avait pas volé son titre de clarissime que révèle l'inscription de la statue érigée de son vivant sur le Forum de Trajan par le Sénat de Rome.

LIRE LA SUITE PAGES 2-3

⇐

*On m'emmène captive pour servir le tyran du Styx.
O fleurs aimées pour mon malheur, conseils dédaignés de ma mère !
O artifices de Vénus que j'ai compris trop tard !
Claudien, Le Rapt de Proserpine.³*

Sculpture d'Ottavio Mosto (1659-1701)
Salzbourg/Photo Dominique Hoizey

« ...et qui t'attend chez toi ? Schelling »

LIRE PAGE 3

La leçon d'histoire de Patrick Boucheron Lire Ambroise de Milan

LIRE PAGE 4

Claudien, poète latin

SUITE DE LA PAGE 1

Les « petits poèmes » de Claudien ont été pour moi une révélation au point de les préférer à ses poèmes politiques et même au *Rapt de Proserpine* qu'en amoureux de la mythologie gréco-romaine j'apprécie tout particulièrement. Je suis ainsi tombé sous le charme du « Vieillard de Vérone » :

Ce campagnard mesure le jour à son orbe,
Il se rappelle une petite plante devenue un immense chêne ;
Il voit devenu vieux un bois qui a son âge.
Pour lui, Vérone toute proche est plus loin que l'Indien bronzé...⁴

Claudien, chantre du retour aux jardins et aux champs, me fait penser à son contemporain le poète chinois Tao Yuan-ming (365-427) : « À ses vieux bois pense l'oiseau qu'on bride, / Et le poisson de vasque aux fonds anciens⁵. » De la leçon de choses qu'il nous donne, j'aime le regard qu'il porte sur les animaux. Ne sont-elles pas émouvantes ces mules obéissantes « qu'a nourries le Rhône impétueux⁶ » et que « des mots gaulois dirigent⁷ » ? Le portrait qu'il brosse du porc-épic détenant « tous les arts de la guerre » (*cunctas bellorum possidet artes*) a quelque chose de fascinant : « Il frappe d'une pluie serrée de dards terrifiants, / Il hérissé ses flans de javelots nés de son sang.⁸ » Et que penser des « yeux cruels⁹ » de sa langouste ?

On peut à partir des « petits poèmes » de Claudien compléter les quelques informations que nous possédons sur la vie de Claudien. Né entre 370 et 375, il était originaire d'Égypte, probablement d'Alexandrie. Son poème sur le Nil atteste qu'il connaissait bien ce pays auquel il était, semble-t-il, manifestement attaché :

L'Égypte sans nuée féconde est seule à obtenir de l'eau
Par temps serein : sans souci du ciel, sans besoin de vent,
Elle se réjouit des eaux qu'elle porte elle-même, inondée par le Nil
Qui d'un cours rapide s'élançe...¹⁰

Claudien se rendit à Rome au début des années 390. Une œuvre en témoigne – elle date du mois de janvier 395 – son *Panegyrique* pour le consulat des frères Olybrius et Probinus que nous retrouvons dans deux épîtres adressées respectivement à l'un et à l'autre des jeunes consuls. « Toi consul, écrit-il à Probinus, j'ai puisé pour la première fois à la source romaine.¹¹ » Il partit ensuite pour Milan, appelé à la cour de l'empereur romain d'Occident Honorius (395-423) dont il devint le poète officiel. C'est sous le patronage d'un officier supérieur de l'armée romaine, Stilicon, dont Claudien était le protégé, que les « petits poèmes » sont placés. Parmi ces derniers, une attention particulière doit être portée à son éloge de Sérène – un long poème de 236 vers dont il manque la fin – qui était la femme de Stilicon :

[...] pour une femme, ta sagesse
Remplace la gloire guerrière. Pendant qu'il combat les tribus,
D'un esprit vigilant tu prévois tout pour éviter
Qu'hostile toujours aux vertus, la rage de l'envie
Ou une injuste agitation contre l'absent ait quelque audace.¹²

C'est justement ce qui arriva. Accusé de complot contre Honorius, Stilicon fut condamné à mort et exécuté le 22 août 408. Claudien a-t-il eu connaissance du sort de son ami ? Non car on peut raisonnablement penser qu'il mourut en 404.

Une romancière néerlandaise, Hella S. Haasse (1918-2011), s'appuyant sur le différend opposant Claudien à Hadrien – « Jusqu'à quel point s'étend l'assaut de ta colère (*impetus irae*) ?¹³ » – a imaginé notre poète vivre quelques années de plus, et c'est à Rome que nous le retrouvons en l'an 417 méditant sur lui-même :

Je me rends compte que, dix années durant, je me suis considéré moi-même comme une non-valeur – si l'on entend par « moi-même » une succession de métamorphoses que j'ai subies depuis mon enfance, passant du petit paysan égyptien nu-pieds à l'illustre gendeletré dont les vers étaient aussi surchargés d'images chatoyantes que sa tunique de broderies, et de ce dernier au pédagogue, avec ses surnoms variés, vouant ses jours à la tâche d'apprendre aux habitants des bas quartiers à lire et à écrire.¹⁴

Faire de Claudien un militant du Quart Monde romain est sympathique, mais je le vois plutôt jouissant du beau mariage qu'il fit – « Quand les dieux unissaient Orphée...¹⁶ » – loin de Rome et contemplant d'un rivage africain une île, au loin :

Il est au loin une région qui se rétracte en une immense baie,
Là où une île oblige à s'adoucir les flux calmés ;
Elle s'allonge en une longue bande et parmi l'onde qui se brise
Ses bras dressés s'incurvent en un havre tranquille.¹⁷

1. Claudien, *Œuvres*, tome IV, *Petits poèmes*, texte établi et traduit par Jean-Louis Charlet, Les Belles Lettres, 2018. 2. *Ibid.*, p. 10. 3. Claudien, *Œuvres*, tome I, *Le Rapt de Proserpine*, texte établi et traduit par Jean-Louis Charlet, Les Belles Lettres, 2002. 4. Claudien, *Petits poèmes*, p. 16-17. 5. Tao Yuan-ming, *Œuvres complètes*, traduit du chinois par Paul Jacob, Connaissance de l'Orient/Gallimard, p. 129. 6. Claudien, *Petits poèmes*, p. 14. 7. *Ibid.*, p. 15. 8. *Ibid.*, p. 7. 9. *Ibid.*, p. 22. 10. *Ibid.*, p. 40. 11. *Ibid.*, p. 65. 12. *Ibid.*, p. 55. 13. *Ibid.*, p. 18. 14. Hella S. Haasse, *Un gout d'amandes amères*, traduit du néerlandais par Anne-Marie de Both-Diez, Actes Sud, 1988, p. 122. 15. Claudien, *Petits poèmes*, p. 11. 16. *Ibid.*, p. 56. 17. *Ibid.*, p. 4.

EST IN CONSPECTV LONGE LOCVS



Photo Dominique Hoizey

« ...et qui t'attend chez toi ? Schelling »

« Quelle nuit ! argentée, obscure, jeune ! Qu'ils doivent être bien, en ce moment, ceux qui sont aimés. Quel plaisir ils goûtent à ne pas dormir ! Tu dormiras, André Pétrovitch ? »

Berséniev ne répondit rien et hâta le pas.

« Où vas-tu si vite ? poursuivit Choubine. Tu peux m'en croire, une nuit pareille ne se renouvellera pas dans ta vie, et qui t'attend chez toi ? Schelling. »¹

Cette page de Tourguéniev s'est imposée à moi en découvrant parmi quelques nouveautés littéraires produites outre-Rhin le roman du philosophe allemand Peter Sloterdijk, *Le projet Schelling (Das Schelling-Projekt)*. Je retrouvais enfin mon bon vieux Friedrich Wilhelm Joseph Schelling (1775-1854) !

Oui, je l'ai passionnément étudié à l'époque où je donnais des cours d'histoire de la philosophie allemande, mais je ne m'attendais pas à le voir au cœur d'un échange épistolaire entre spécialistes de disciplines diverses (philosophie, ethnologie, biologie...) pris pour saint patron d'une entreprise ayant pour but d'« étudier les prémisses sociobiologiques du vécu sexuel féminin au cours de la période située entre le Paléolithique [...] et notre époque, à la lumière de l'hypothèse d'une subjectivation et d'une personnalisation progressive de l'expérience du plaisir² ». Et Schelling dans tout cela ? Je n'avais jamais réalisé que sa philosophie de la nature « était essentiellement une gynécologie globale³ » !

1. Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1982, II, p. 316. 2. Peter Sloterdijk, *Le projet Schelling*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Piranha, 2019, p. 111. 3. *Ibid.*, p. 123.

La leçon d'histoire de Patrick Boucheron

Lire Ambroise de Milan

Qu'est-ce que l'histoire ? En écrivant *La trace et l'aura*¹ l'historien Patrick Boucheron a rêvé d'un lecteur qui, intrigué par le titre de l'ouvrage, l'aurait lu, et qui, sa lecture achevée, en aurait conclu : « La trace est l'apparition d'une proximité, quelque lointain que puisse être ce qui l'a laissée. L'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce qui l'évoque. Avec la trace, nous nous emparons de la chose ; avec l'aura, c'est elle qui se rend maîtresse de nous.² » Oui, mais c'était sans compter sur Walter Benjamin auquel la formule est empruntée. Et, bien entendu, l'histoire « prend le parti des traces contre l'aura ». Patrick Boucheron nous en donne un bel exemple à travers les vies posthumes d'Ambroise de Milan (339/340-397), évêque et...écrivain.

Le livre de Patrick Boucheron m'a invité à lire Ambroise de Milan – je connaissais le poète d'hymnes fameux – dont le nom m'est familier depuis ma première lecture des *Confessions* de saint Augustin. Le futur évêque d'Hippone, « empressé à écouter ses discours publics », écrit qu'il était « aux aguets pour voir si son talent oratoire était au niveau de sa renommée³ ». Et puis, admiratif, il a ces mots extraordinaires : « Quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages, le cœur scrutait le sens, mais sa voix et sa langue se tenaient en repos.⁴ » Ce que Patrick Boucheron résume en une phrase : « On lui disait qu'à Milan était un brillant rhéteur, il voulait voir Ambroise manier la parole comme une dague, et voici ce qu'il vit : le beau parleur se taire.⁵ »

Je me suis ainsi aventuré dans l'œuvre d'Ambroise de Milan. Attiré d'emblée par le *De officiis* – la référence à Cicéron n'y est pas étrangère – j'ai l'ai lu, un peu en latin, beaucoup en français, sans déplaisir, mais en me demandant toutefois en quoi ce discours de clerc à des clercs peut encore aujourd'hui nous intéresser. Eh bien, par exemple, quand il fait de la « mesure dans les paroles » le premier « devoir ». *Primum officium est loquendi modus*. Oui, et il y a bien d'autres choses à tirer de la lecture du *De officiis*, sans nécessairement entendre le mot « devoir » comme Ambroise de Milan « en fonction des biens à venir plutôt que des biens présents⁶ ». Sans doute préfère-t-il à Cicéron, Platon, Aristote ou Pythagore, une figure biblique comme Job, « combien plus ancien qu'eux⁷ », mais on peut tenter quelques rapprochements. D'Ambroise de Milan à ...La Bruyère il n'y a qu'un pas quand le premier, en bon « disciple » de Cicéron, écrit qu'« on discerne [...] dans l'attitude du corps (*in corporis statu*), la disposition de l'âme (*habitus mentis*)⁸ ». N'en est-il pas ainsi de Ménéippe que

« l'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne⁹ » ?



Ambroise de Milan

Frontispice d'une édition des œuvres d'Ambroise de Milan conservée à la bibliothèque Jean Gerson de Reims. Photo Dominique Hoizey.

« Nez fort, visage aiguisé, traits gravés, et les yeux grands ouverts sur ceux qui s'apprentent à le lire. »
(Patrick Boucheron)

1. Patrick Boucheron, *La trace et l'aura / Vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècle)*, Éditions du Seuil, 2019. 2. Walter Benjamin, cité par Patrick Boucheron, *op. cit.*, p. 368. 3. Saint Augustin, *Les Confessions*, édition publiée sous la direction de Lucien Jerphagnon, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1998, p. 875. 4. *Ibid.*, p. 881. 5. Patrick Boucheron, *op. cit.*, p. 366. 6. Saint Ambroise, *Les Devoirs*, texte établi, traduit et annoté par Maurice Testard, Les Belles Lettres, 1984, I, p. 108. 7. *Ibid.*, p. 115. 8. *Ibid.*, p. 130. 9. La Bruyère, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1934, p. 130.